

UNE HISTOIRE DE SOIN PALLIATIF

JEAN DÉSY

Écrivain, médecin

Enseignant à la Faculté de médecine

Université Laval, Québec

jeanjadedesy@hotmail.com

Depuis quarante-trois ans, je pratique la médecine. Mais je dois confesser que j'ai pu tenir le coup grâce au Nord, grâce aux qualités de l'univers nordique, grâce aux habitants du Nord québécois et, en particulier, grâce aux peuples nomades qui habitent cette nordicité, les Inuits, les Innus, les Cris. J'ai découvert sur le tard que ma vocation essentielle était l'enseignement, et l'enseignement de la littérature comme de la médecine. C'est ainsi qu'il y a trente-cinq ans, j'ai commencé à écrire de façon régulière, afin de mieux comprendre l'âme humaine, la mienne en particulier, afin de mieux enseigner la littérature, mais aussi la médecine. Ma vie a essentiellement été nomadique, malgré le fait que c'est le rapport aux étudiants et aux étudiantes qui a fait ma plus grande joie. C'est en pensant à eux, très souvent, que je me suis remémoré certaines anecdotes tirées de ma vie d'aventurier et de médecin dépanneur.

Pendant une vingtaine d'années, j'ai travaillé en tant que médecin dépanneur dans le petit village de Waswanipi, sur le territoire de la Baie-James, à mi-chemin entre Chibougamau et Senneterre. Quatre ou cinq fois par année, je me suis rendu dans ce village cri.

Un après-midi, l'infirmière chargée des visites à domicile m'a demandé si j'accepterais de l'accompagner pour que je puisse donner mon avis concernant une vieille dame qui vivait depuis une dizaine d'années avec la famille de son fils. Au cours des derniers jours, elle avait beaucoup toussé, d'une toux grasse qui la rendait à bout de souffle. La veille au soir, elle avait fait une forte poussée de fièvre. L'infirmière se questionnait sur l'indication d'un traitement antibiotique, à domicile, ou si nous ne devions pas plutôt transférer la patiente à l'hôpital de Chibougamau, situé à une centaine de kilomètres plus à l'est. Mais, apparemment, le fils n'était pas très « chaud » à l'idée d'envoyer sa mère à l'hôpital. Ma présence, peut-être, le convaincrat...

Il ne m'arrivait pas souvent de devoir me rendre à domicile pour rencontrer les patients cris. Mes collègues infirmières et infirmiers, qui le faisaient régulièrement, y prodiguaient des soins de grande qualité. Cette fois, cependant, une décision plus complexe devait être prise, en équipe, certes, mais selon les souhaits de la maisonnée. J'appréciais accompagner mon amie Nathalie. Nous nous connaissions depuis notre séjour au Nunavik, alors que nous avions partagé le même plancher, à l'urgence de l'hôpital

de Puvirnituk, pendant plusieurs mois. Collègues, nous étions toujours heureux de travailler ensemble. Depuis un an, à chacune de mes visites à Waswanipi, c'est avec elle que j'avais vécu mes plus fructueuses pêches au brochet.

Dans la petite maison située en bordure du village, au fond de la cuisine, il y avait un matelas simple déposé sur le sol. À l'évidence, c'était là qu'on s'occupait de la dame. Assise, les jambes croisées, nue jusqu'à la taille, elle riait aux éclats ; une petite fille, agrippée à son épaule, était en train de la chatouiller partout dans le cou. À la droite de la patiente, couchés sur le même matelas, deux enfants un peu plus vieux lisaient un grand livre de bandes dessinées. La patiente était en sueur, très essoufflée. De longs seins mous pendouillaient jusqu'à son nombril. Lorsque le père eut dit trois mots, en cri, les enfants-lecteurs abandonnèrent le matelas, sauf la plus petite qui s'agenouilla tout bonnement près de sa grand-mère. Cessant de la chatouiller, elle lui prit la main gauche pour la serrer dans les siennes. Avec beaucoup de sérieux, elle nous observait, comme si sa tâche était de protéger la doyenne de la maison. Des vomissures étaient étalées sur la droite du matelas ; les deux enfants plus vieux, dont une adolescente qui devait avoir douze ans, apportèrent des lingettes pour tout nettoyer. « À mon avis, la dame a une pneumonie à la base droite », me dit Nathalie, ajoutant que celle-ci souffrait d'un Alzheimer qui avait récemment pris de l'intensité. Le fils, qui s'était approché de nous pendant que j'achevais d'ausculter sa mère, me confirma qu'elle n'était plus vraiment là depuis des mois. Mais elle dormait plutôt bien. Ses trois enfants étaient en quelque sorte ses gardiens et ses soignants. L'adolescente et son frère, qui devait avoir sept ou huit ans, se tenaient debout, appuyés contre un mur, laissant voir un peu d'inquiétude dans leur regard. Je dis : « Elle a besoin d'antibiotiques. L'idéal serait qu'elle soit hospitalisée pendant quelques jours... ». Nathalie me rappela qu'elle avait déjà discuté d'une possible hospitalisation avec la famille. Le fils reprit : « J'aimerais que ma mère reste ici pour

être soignée. » Je proposai une injection d'antibiotiques. À ce moment, le Cri se détourna, comme s'il cherchait à demander conseil à sa femme, restée près de la table de cuisine. Puis il ajouta : « Ma femme et moi, on pense que c'est le bon Dieu qui s'en vient chercher ma mère. Mais si vous voulez qu'elle reçoive une injection... » Nathalie administra une dose de céphalosporine intra-musculaire. Je doutais que cela soit suffisant. Mais dès que le traitement fut donné, l'adolescente et son frère remontèrent sur le matelas, tandis que la plus petite grimpa directement sur les épaules de sa grand-mère, pour la chatouiller vivement, ce qui la fit éclater de rire, tout en la mettant en sueur plus que jamais. Son rire avait des accents de victoire. Jennie, l'adolescente, vint se présenter à nous pour nous dire que c'était elle, quelques heures plus tôt, qui avait changé la couche de sa grand-mère. « Je repasserai la voir demain matin », dit Nathalie. Je tendis la main au Cri, n'oubliant pas de saluer sa femme et les trois gamins. Dehors, il pluviotait.

Le lendemain, Nathalie retourna à la maison de la patiente. Quand elle monta les trois marches du petit escalier en bois menant à la porte arrière, elle se douta que quelque chose s'était passé. La maison était pleine de monde ; elle entra sans frapper, la porte étant déjà entrouverte. Le fils de la dame fut le premier à l'apercevoir. Il se dirigea vers elle en disant : « Le bon Dieu est venu chercher ma mère la nuit dernière. Je ne vous ai pas appelée parce qu'il était cinq heures du matin. Je savais que vous alliez revenir. Elle est couchée sur son matelas... »

Nathalie m'appela chez moi, même si je n'étais pas de garde. Je m'apprêtais à partir pour une pêche au brochet. En la rejoignant chez la patiente, je vis que mon amie avait pleuré. « C'est fou comme c'est beau ici », me confia-t-elle. Sur le matelas nu, il y avait la grand-mère, étendue sur le dos, les mains sur la poitrine, vêtue de sa plus belle jaquette. Les trois enfants l'entouraient, la plus petite à sa gauche, qui lui caressait délicatement le bras, les deux plus grands agenouillés, les mains jointes. Une petite foule d'au moins quinze personnes priaient avec eux. Il y avait

de la tristesse, c'est vrai, une véritable tristesse dans l'air, mais pas de détresse, et surtout, surtout, une immense acceptation de ce qui venait de se passer. Les enfants ayant recommencé à bouger, je me penchai pour constater le décès de la dame : une formalité. Une esquisse de sourire semblait posée sur ses lèvres mi-closes. J'allai donner l'accolade au fils, ce que fit aussi Nathalie. La famille comptait recevoir des gens pendant toute la journée. Ils allaient se recueillir

autour du corps de la grand-mère. Le prêtre anglican viendrait en après-midi, puis tout serait mis en branle pour que le corps soit transporté à Chibougamau afin d'être embaumé. Dans trois jours, l'enterrement aurait lieu, dans le vieux cimetière de Waswanipi, celui qui se trouve sur une presqu'île, à la croisée de deux rivières, là où, depuis des décennies, les familles vont se recueillir pour prier auprès de leurs ancêtres.